ANDRÉ BRUYÈRE
LE PAVILLON DE L'ORBE À IVRY-SUR-SEINE

André Bruyère (1912-1998) est un architecte au parcours et à l'engagement singuliers, à l'œuvre exigeante et identifiable. Malgré les efforts de médiatisation de la Cité de l'architecture et du patrimoine, il reste étonnamment méconnu. L'Orbe, le pavillon gériatrique de l'hôpital Charles-Foix, livré en 1991 à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), est l'une de ses œuvres les plus abouties et les plus exemplaires. Elle brille aussi par son actualité, tant la condition de vie des personnes âgées dépendantes fait débat, au moment où les établissements spécialisés deviennent la norme. Déjà, à l'époque, Bruyère et son commanditaire, André Gille, avaient senti l'importance d'une architecture tendre pour accompagner le quotidien des personnes vulnérables. Lieu de vie autant que de soin, l'Orbe explore une architecture de l'attention, de l'accompagnement, du « care ».

RÉFÉRENCE

*Par Marie Tesson**

LE PAVILLON DE L'ORBE, ANDRÉ BRUYÈRE

Photos Delphine Blast

Son père ayant quitté le domicile conjugal, André Bloch-Nathan est élevé par sa mère à Paris. Mauvais élève, il obtient néanmoins en 1934, à l'âge de 22 ans, le diplôme de l'Ecole spéciale d'architecture, dans l'atelier d'Auguste Perret. Dès lors, il travaille pour Emile Aillaud, qui exerce à l'époque surtout en tant que décorateur, et André Ventre, architecte en chef des monuments historiques. Comme de nombreux architectes sous l'Occupation, il se réfugie en zone libre, près d'Aix-en-Provence. Interdit d'exercer en son nom propre à partir d'octobre 1940, à cause de ses origines juives, il aurait été pendant quelques mois le salarié de Jacques Couëlle, se familiarisant avec sa technique de la fusée céramique. C'est à ce moment-là qu'il choisit le nom clandestin de Bruyère, officialisé en 1958. Tout comme son père – chef des services de renseignement ferroviaires pour les Forces françaises de l'intérieur et pour Londres, en tant qu'ingénieur en chef de la SNCF –, il s'implique activement dans la Résistance dès 1943. Cet engagement dans le maquis en fait un architecte de référence pour la réalisation de monuments commémoratifs.

En 1948, la Fédération nationale des déportés internés et résistants patriotes lui confie le projet de centre de post-cure à Fleury-Mérogis (Essonne), en partenariat avec l'architecte et ingénieur Henri-Louis Trezzini et avec l'aide du docteur Weber. Ayant la main sur le programme, ils proposent un lieu de rassemblement, avec une salle de spectacles de 300 places, une bibliothèque, des salles de jeu – qui deviennent salles de classe –, des abris pour animaux et un théâtre de plein air dans le parc du château acquis par la maîtrise d'ouvrage. Quinze ans plus tard, la fédération fait de nouveau appel à Bruyère pour un projet de clinique de la fatigue dans le parc du centre de post-cure. Bien qu'abandonné, celui-ci lui offre l'occasion de réfléchir à la condition vulnérable et aux liens sensoriels que peut tisser l'architecture avec ses usagers.

Plus tard, Bruyère fait partie du groupe Espace, proche de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* (AA), concentré sur la collaboration des architectes et des artistes. Dans ce cadre, en 1952-53, il élabore avec Fernand Léger un village coloré, pensé comme une peinture in situ. Il y explore son idée de «chaussette», un bâtiment en long cornet voûté enroulé sur la pointe, composée de fusées céramiques.

Premières exigences hospitalières

Sa carrière s'oriente alors vers des programmes touristiques, avec la construction de l'hôtel La Caravelle à Sainte-Anne, en Guadeloupe, en 1960-63, la surélévation de l'hôtel de Paris à Monaco en 1960, ou encore l'extension du centre de thalassothérapie de Louison Bobet à Quiberon en 1967. Le béton lui donne la liberté de recourir aux toitures courbes, comparables à des voiles. Dans ces projets en particulier, Bruyère développe son travail sur l'ombre et ses exigences en matière d'hospitalité. En parallèle, dès 1960 et pour le reste de sa carrière, il réalise pour ce qui deviendra la BNP plus de 80 agences, toutes uniques, sur la Côte d'Azur, à Paris, en Suisse ou à New York. A ces occasions, il collabore avec l'artiste Alain Le Breton, auquel il réserve la conception des façades sculpturales. Le Breton est également impliqué dans les projets éditoriaux de Bruyère[1], ses maquettes ou la réalisation des logements collectifs Les Astragales, à Sausset-les-Pins en 1967, pour lesquels il conçoit l'aménagement plastique des passages en pied d'immeuble avec des sculptures de plâtre en haut-relief.

EN HAUT. Maquette du pavillon de l'Orbe, installée dans l'entrée du bâtiment.

PAGE DE DROITE, EN HAUT. Vue vers le patio, le réfectoire et sa terrasse, depuis l'entrée, 2022.

PAGE DE DROITE, EN BAS. Pour rompre avec le couloir, Bruyère distribue les chambres par un espace commun dilaté, ponctué d'îlots techniques et éclairé naturellement grâce aux variations de hauteur sous plafond, 2022.

Entrée de l'Orbe, depuis le bâtiment ancien de l'hôpital, 1991.

André Bruyère reçoit aussi quelques commandes résidentielles individuelles, dans lesquelles il lui arrive d'intégrer le mobilier imaginé avec Boba, sa seconde épouse. Il réalise l'intérieur de logements privés, pour d'illustres personnalités du cinéma ou du monde de l'art, de petites maisons voûtées avec de la végétation en toiture, et quelques villas. Parmi les plus remarquables, celle de Jean Rouvet à Saint-Romain-en-Viennois (Vaucluse), en parpaings de silicocalcaire, avec son plan en éventail et, la même année, la très aboutie maison de Marcel et Enisa Sinaï à Maussane-les-Alpilles (Bouches-du-Rhône). Commencée en 1967 mais terminée seulement après la mort de l'architecte, en 2000, elle arbore une toiture souple percée de patios. C'est dans le même village qu'il construit la maison « bâtie de désirs » et « imaginée sur le versant de la tendresse » [2], dans laquelle il vit et travaille la moitié du temps, quand il n'est pas à Paris ; toiture voûtée là encore, blancheur et petites fenêtres qui cadrent précieusement le paysage (1969-70).

Pour une pédagogie émancipatrice

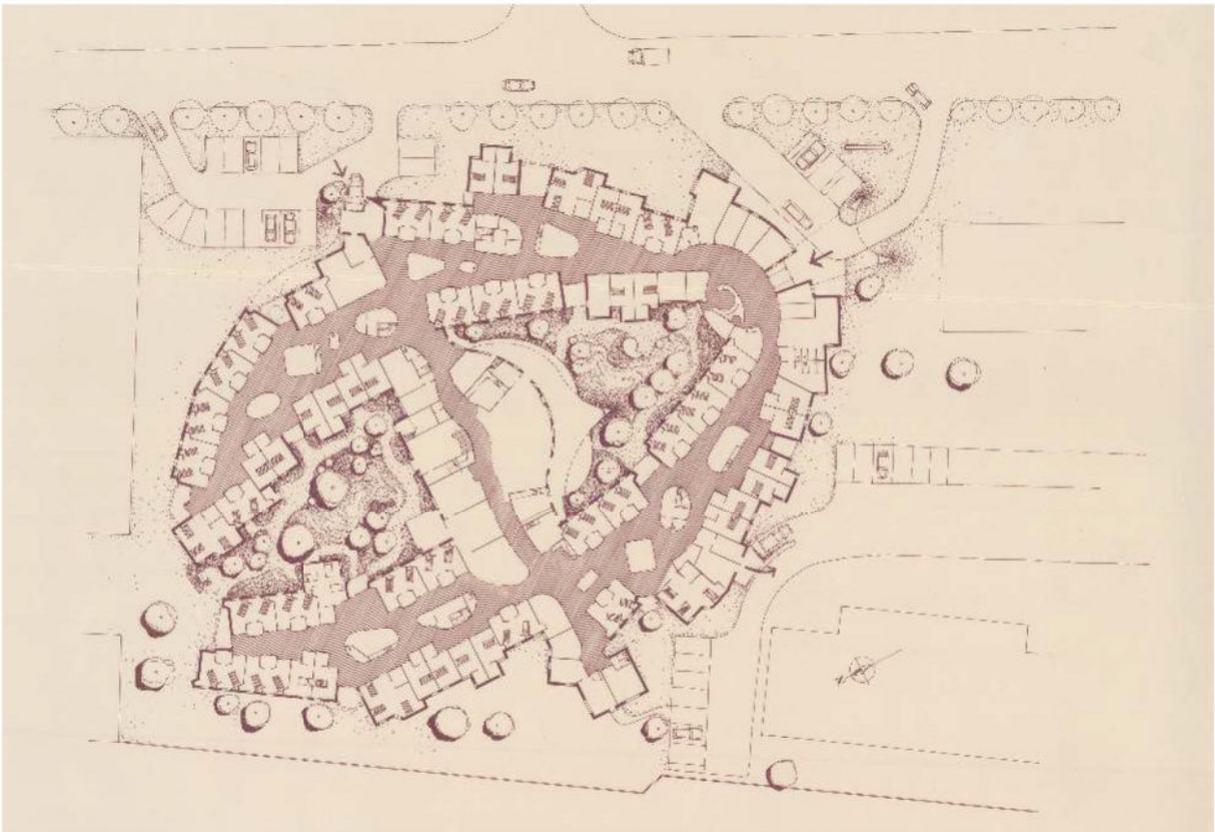
Vient mai 1968. Les étudiants de la Grande Masse, l'association de la section architecture des Beaux-Arts, lui demandent son appui. Une requête à laquelle il accède, avec un tract antiacadémique transmis aux étudiants le 18 mai, après être intervenu la veille devant l'assemblée en s'opposant aux « patrons » de l'école : « J'ai fait part de l'inutilité d'apprendre l'architecture, de la nocivité des écoles qui y prétendent, du tort causé par la soi-disant culture qui n'est qu'une mise en condition contraignante, une norme. […] Tout ce que je pense de l'architecture s'oppose à la formation scolaire. […] La réunion fréquente, le séminaire me semblent de bonnes solutions pour aider l'étudiant à s'exprimer, à se chercher soi-même. » Dans la foulée, il publie le livre *Pourquoi des architectes ?*, invitation à « casser l'école », comme il le fait, « et d'aller » en respect des architectures des non-architectes. A l'opposé d'un enseignement magistral, son idéal pédagogique s'apparente – il le décrit dans un tract adressé au ministre Edgard Pisani – autant à Socrate qu'au « bœuf » des musiciens, « qui fait place au "moi" de chacun ». Sage expérimenté et attentif, il entend en tant qu'enseignant faire place au banal et au médiocre autant qu'au travail brillant. Ces positions émancipatrices raisonnent avec son architecture créative, libre, pleine de douceur, aux espaces variés et ouverts sur l'extérieur. Elle fuit la contrainte, des corps comme de l'inconscient, et met la technique au service de la sensualité et de la diversité. « Un univers poétique seul est habitable. » [3]

En 1971, Bruyère participe au concours pour la réalisation du centre Pompidou, avec son gratte-ciel en forme d'œuf, qu'il tentera de faire accepter à d'autres occasions, de New York à Marseille, sans succès. Dans cette proposition s'exprime son rejet d'une architecture opprimante : « Aligner les gens, les empiler parfaitement, les contraindre ainsi à des gestes tous identiques, les fermer dans l'obscénité de la similitude, voilà une dictature du nombre sur l'un qui le dépouille de son "uniquité". Or j'ai toujours pu voir que toutes les techniques permettaient toujours la singularité. Je l'ai fait, mais ça dérange les habitudes des promoteurs et les grosses sociétés constructrices. » [4]

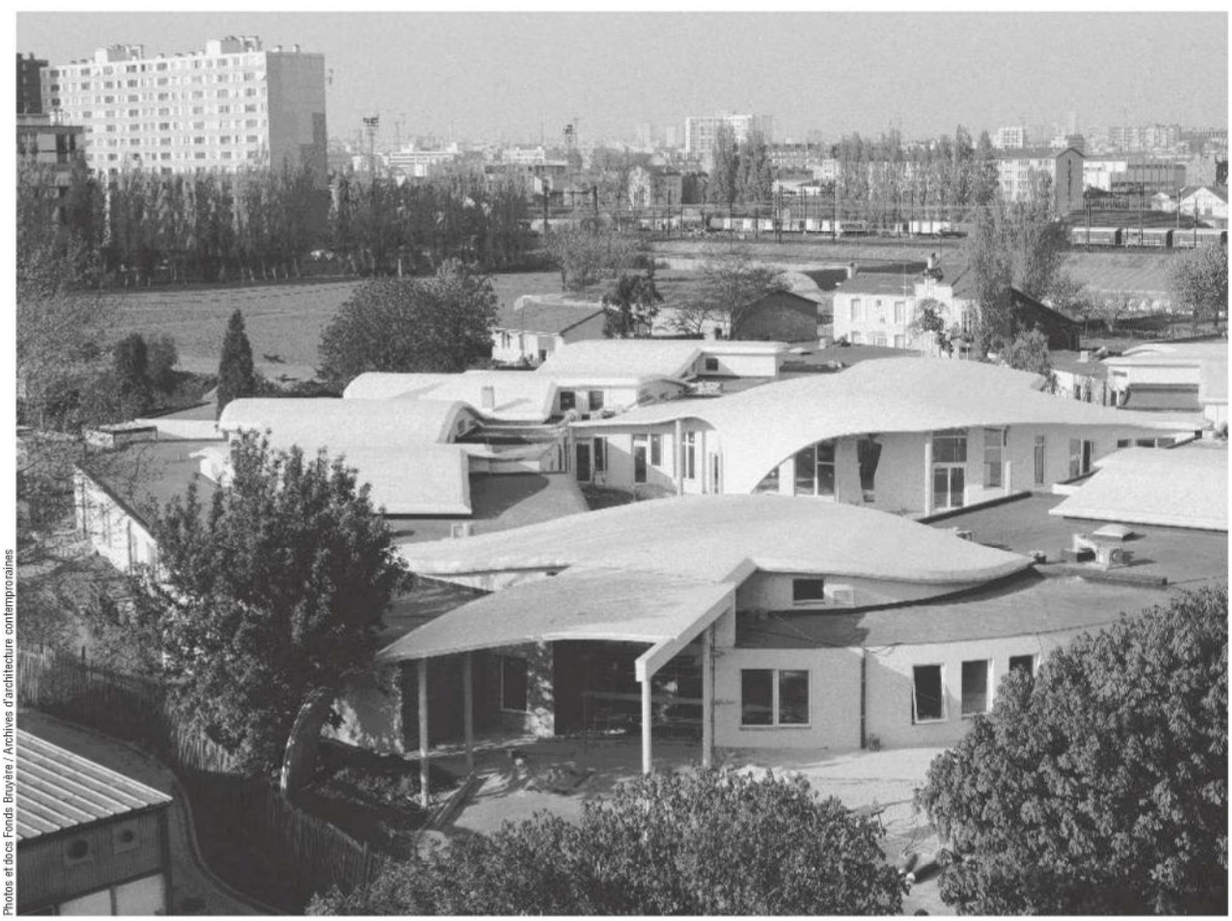
Le souci de la courtoisie

Vers 1980, il répond à une première consultation pour un village pour les anciens dans le Loir-et-Cher. Mais ce n'est qu'en 1986 que l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP), inspirée par la maison de cure pour personnes âgées que Jacques Kalisz livre rue de la Collégiale à Paris, lance l'appel à idées « Variations architecturales sur la fin de vie », lequel donnera lieu à la réalisation, en 1991, de l'Orbe, le pavillon de gériatrie de l'hôpital Charles-Foix à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Bruyère est alors âgé de 74 ans et il a beau être très en forme, il accorde une grande importance aux conditions de vie des personnes en perte d'autonomie. Parce qu'il s'agit avant tout d'une attention à la grande vulnérabilité, ses recherches sont liées non seulement à son projet de postcure de 1948, mais de manière plus paradoxale, à son texte sur le logement étudiant de 1964 – anti-couloir, anti-ghetto, anti-anonymat – et à sa note sur les adolescents dans la candidature pour un projet de lycée en 1991 [5]. Dans ce dernier texte, Bruyère développe son appel à une architecture qui « provoque la communication, qui met fin aux solitudes et à la crainte ». On y lit un souci de l'accueil, qu'il nomme « courtoisie », auquel il associe l'idiome de la place du village et de son café. Puis se succèdent les ruelles, les placettes, qui font de l'architecture un paysage, en écho au projet de village artistique imaginé avec Léger.

Le concours lancé par Alain Gille, directeur des équipements de l'AP-HP, vise à engager une réflexion internationale qui impulse des changements dans la prise en charge de la fin de vie. En 1988, l'AP-HP publie un ouvrage présentant une sélection de propositions. L'appel à idées est diffusé sans programme, en ciblant simplement quatre sites pour quatre échelles : unité, pavillon, hôpital, quartier. Deux cent soixante équipes ont formulé une proposition. Onze sont désignées lauréates ; certains projets sont réalisés.



PLAN DU RDC DU PAVILLON



Photos et docs Fonds Broyère / Archives d'architecture contemporaines

Vue extérieure. Les espaces communs sont recouverts de voiles en béton ondulants; les chambres sont plus basses sous plafond.

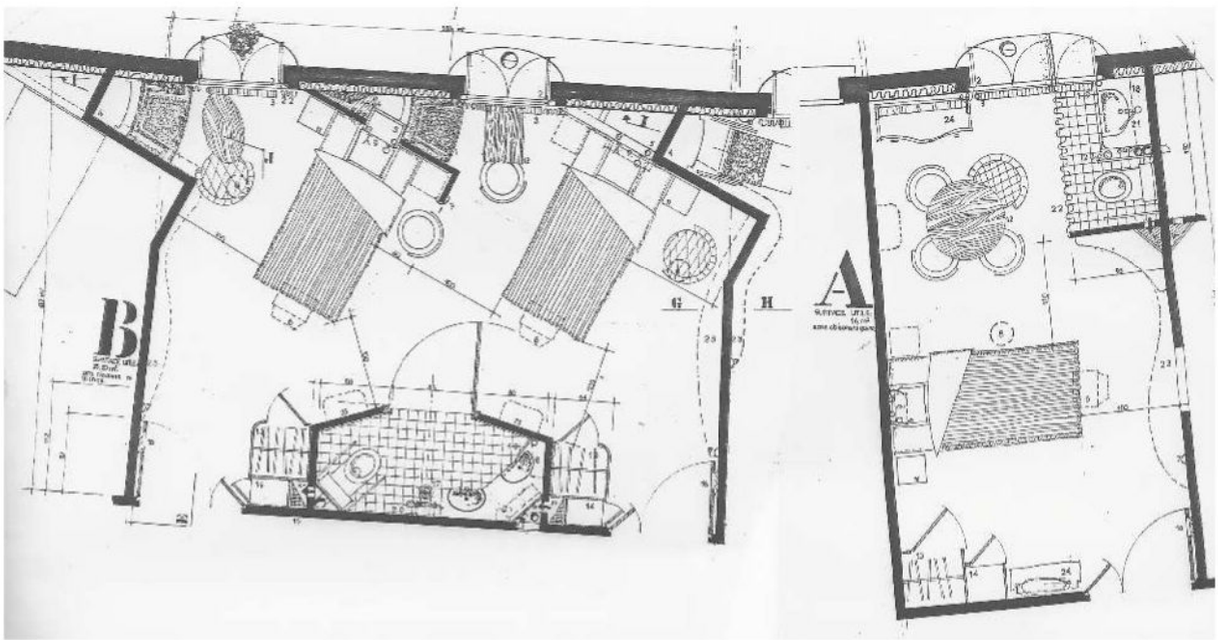
Chaque lit dispose d'une fenêtre. Ici, André Bruyère assis dans l'une des chambres qui donnent sur le patio, 1990.

Bruyère compose un groupement au sein duquel il invite l'architecte Claude Binon – son employé depuis 1974, avec qui il s'associe en 1992 –, Florence Contenay, directrice de l'Institut français d'architecture, Marc Borensztein et Roland Fiszel, ingénieurs des Ponts et Chaussées, le bureau d'études GEC, la sociologue Hélène de Lau, le physicien Georges Waysand, mais aussi Charles Baladier, philosophe et psychanalyste, Jean-Michel Belorgey, juge, écrivain, député, Michel Huet, docteur en droit, avocat, et l'écrivain et journaliste Gilles Lapouge. Ensemble, ils réfléchissent sur trois sites : le quartier Hérold à Paris, ancien hôpital en mutation, l'hôpital de Bicêtre (hors liste), et Charles-Foix à Ivry-sur-Seine avec d'abord un projet d'extension de la cinquième division, puis un pavillon.

D'évidentes convergences apparaissent entre ces projets : une grande attention aux émotions et sensations des résidents et des soignants – ce qui est vu, senti, ressenti, entendu, touché, souvenu –, ainsi qu'aux parcours et aux gestes à effectuer et à la variété de leurs conditions. Malgré la différence des échelles, des similitudes formelles et un objectif unique : Que ça vive ! Mixité des programmes, espaces plantés – y compris de fruitiers – et aménagés, vues vers l'extérieur sont mis au service de l'animation, et donc du soin quotidien des résidents.

Allier communauté et individualité

L'Orbe est une institution adaptée, un service hospitalier de 80 lits qui accueille des personnes âgées dépendantes souffrant de plusieurs pathologies. Pour que chacun et chacune puisse élaborer son intimité dans un tel groupement, l'architecture de Bruyère « concilie et la vie communautaire et les égards dus à chaque individu » [5]. Dès le début du projet, Bruyère fait preuve d'un engagement passionné : « Pour comprendre, je m'étais fait interner une nuit d'hiver à l'ancien hôpital Charles-Foix », écrit-il [6]. Il se bat pour chaque détail. « Malgré une forte opposition, j'ai voulu les sols en moquette lavable de fibre de nylon, pas d'odeur, et depuis, jamais de fractures du col du fémur. » Dans les chambres, dessinées dès les premières réflexions de Bruyère sur la cinquième division, chacun sa porte, d'aspect différencié, sa fenêtre, devant laquelle s'asseoir, assez basse pour qu'on



PLANS DES CHAMBRES POUR L'EXTENSION DE LA 5E DIVISION DE L'HÔPITAL CHARLES-FOIX, 1987

Banquette d'accueil avec vue sur le patio planté et, au premier plan sous vitre, la maquette du pavillon.

puisse voir l'herbe depuis le lit, disposé en biais. La gaine en tête de lit est remplacée par un dispositif tout aussi pratique, mais plus domestique. Enfin, «ma grande intention est d'avoir souvent placé un tabouret sur le dégagement, au pas de la porte de la chambre pour tenter d'extraire le vieux du lit, en lui donnant la sécurité de sa chambre et les tentations de l'extérieur.» [6]

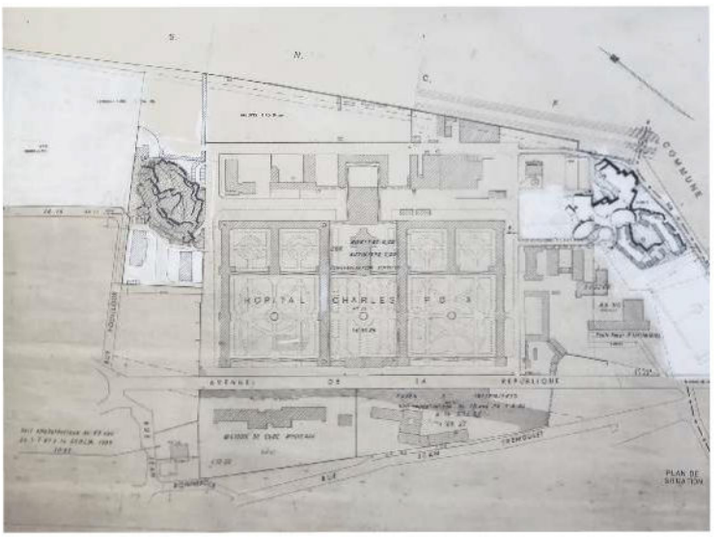
Projet sans façade – hormis le voile d'entrée replié et ses empreintes de feuille de chou –, pensé depuis l'intérieur, en position de repos ou en promenade, l'Orbe est un paysage qui s'expérimente. A commencer par l'accueil, conçu comme la place d'un bourg sur laquelle donnent le coiffeur et l'atelier d'art, avec la maquette pour s'orienter, et «face à l'entrée, une vasque plate pour permettre des ablutions, se laver les mains, boire un verre d'eau, se rafraîchir le visage» [9]. Assis sur la banquette circulaire, on distingue à travers la vitre, dans le patio, la girouette imaginée par Bruyère pour «raconter» le vent. Sous la grande toiture ondulante se succèdent des lieux tous uniques. Le parcours se dilate et se rétracte, provoquant différentes ambiances acoustiques et lumineuses qui aident à se repérer dans le pavillon et entraînent la mémoire.

Déjà, dans une note de 1975 [7], Bruyère pose les bases qui guideront l'organisation du pavillon de l'Orbe: «J'ai toujours pu agencer des lieux de circulation variables, adaptés à quelque chose, de forme diverse, d'où on ne soit pas forcé qu'à circuler, c'est-à-dire avec quelque repos éventuel, avec l'espoir d'un but». Ce qui fait du couloir «le pire moyen de liaison [c'est qu'] il indifférencie ce qu'il dessert». Si bien que dès le centre de postcure de Fleury-Mérogis ou celui de

Photos et docs Fonds Bruyère / Archives d'architecture contemporaines

Coin cheminée, 1991. A sa gauche, une cuisine pour les visites.

Point d'eau dessiné par Bruyère avec sa vasque plate.



Plan de l'hôpital avec, à gauche, l'Orbe, à droite, l'Orée, 1992.

thalassothérapie de Quiberon, Bruyère décide de supprimer le couloir. « J'ai calculé la surface qu'un couloir eut absorbée et sans l'augmenter fait autre chose, sans couloir, en disposant les éléments selon une mise en scène favorable à la poétique et à la plomberie, ce qui n'a rien d'incompatible et qui bien au contraire est impératif, rigoureux et juste. On peut alors vaquer de la piscine à la douche, de la douche au massage, du massage au repos selon une infinité de cheminements par une suite de transitions enfin diverses. »

A mort les mouroirs !

« Je suis convaincu qu'isoler les espèces sociales, vieillards ou adolescents, est une forme de ghettoïsation. » [5] Pour les vieux, rien n'est pire qu'un vieux. […] Le bonheur de protéger autrui, d'être utile, devrait pouvoir être offert [aux vieillards]. Aimer importe, plus que le repli qui ne rend attentif qu'à soi-même. » [8] On comprend dans ses notes que Bruyère envisage l'Orbe comme une étape. Il ambitionne de réaliser un projet proche de sa proposition pour le site Hérold : « tenter les mélanges d'âge », intégrer socialement, entretenir la vie culturelle des résidents, « bref, ne pas traiter socialement les vieux entre les parenthèses d'une spécialité sociale ringarde, mais les mêler à la ville qui est la vie. Alors le mouroir sera mort. »

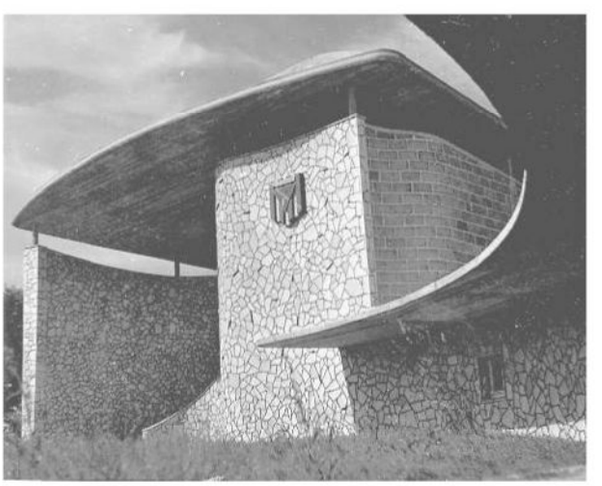
Tout en étudiant l'opportunité d'une extension de l'Orbe – avec café-brasserie, ateliers, boutique, salle de spectacles (cinéma ou théâtre) et de réunion, ainsi qu'une serre et un hôtel pour les visiteurs, les familles et les congressistes – sur les terrains de jardins de Charles-Foix et le centre de floriculture de l'AP-HP, Bruyère dessine à l'autre extrémité du site un village, l'Orée. Avec un centre de loisirs pour 100 enfants, une salle de spectacles de 200 places, un squash ouvrant sur le hall et des salles de sport. Au milieu le hall. Et un café-brasserie-bar. Mais l'extension n'est finalement pas validée, et malgré un dépôt de permis de construire et la réalisation des plans jusqu'au DCE, le projet est abandonné pour des raisons foncières. Après la livraison de l'Orbe, et malgré la déconvenue de l'Orée, Bruyère poursuit le travail sur les établissements pour personnes âgées. A plus de 80 ans, il étudie deux projets, l'un à Boulogne-sur-Mer, l'autre dans le Xe arrondissement de Paris, tous deux annulés.

Une magie toujours opérante

Dans les mois qui suivent l'inauguration du pavillon, le corps médical ne cache pas son enthousiasme, alignant les preuves de l'efficacité de l'architecture dans le soin : « [les patients] ont aussi oublié de hurler, ils se sont parlé et sont sortis de leur lit pour aller vers les autres » [5]. Quand Alain Gille retourne sur les lieux quinze ans plus tard, il relève toutefois quelques échecs. « La vasque d'André Bruyère avec ses deux becs de robinet magnifiquement dessinés est cachée derrière un paravent ; les utilisateurs ne savent pas qu'il y a de l'eau qui peut couler […], la moquette a été remplacée par du vinyle – j'étais passé outre les réticences exprimées à l'époque, encouragé par la visite faite au grand et richissime centre hospitalier d'Aix-la-Chapelle, où les lieux les plus exigeants en termes d'hygiène avaient été traités… en moquette ! Le temps avait eu raison de mon obstination. » [9]

L'Orbe a été rénové entre 2014 et 2016 par l'architecte Bertrand Naut. En plus du changement des baies vitrées et de l'isolation en toiture, la décoration et l'équipement des chambres ont changé. Ces dernières sont maintenant individuelles, et le tabouret à leur seuil a disparu. La neutralisation des espaces derrière un coup de peinture blanche a entraîné le besoin de mettre en place une signalétique pour s'orienter. Mais la magie continue d'opérer, c'est Amina Lahlou, l'actuelle directrice de l'établissement qui le confirme, alors que Florence Marquis, orthophoniste, s'appuie sur l'architecture pour animer les séances hebdomadaires.

« L'architecture est pour moi la façon de mouler une tendresse sur une contrainte. » [10] En une phrase, André Bruyère a tout dit de son œuvre. Profondément convaincu



Centre de postcure de Fleury-Mérogis (1949). Vue sur l'auvent.

Photos et docs Fonds Bruyère / Archives d'architecture contemporaines

Hôtel La Caravelle, Sainte-Anne, Guadeloupe (1961-68). La voûte de la réception évoque déjà celle de l'Orbe.

que l'architecture a un rôle à jouer dans le soin des personnes vulnérables, il a toujours cherché à rassembler les conditions de cette tendresse, cette courtoisie, ce bonheur, en « honorant la singularité de chaque individu, en jouant de l'architecture à son égard ». Selon lui, c'est là qu'échouent les modernes, à ne pas voir la complexité de l'espèce humaine, à oublier de provoquer la communication, « qui met fin aux solitudes et à la crainte, tout en ménageant des refuges à la confiance »[5]. Puisqu'« il n'y a de société humaine que là où l'échange est possible »[3].

(1) André Bruyère est l'auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels : *Pourquoi des architectes ?* (1968) *L'œuf / The Egg* (1978), *Sols. Saint-Marc, Venise* (1989), *Voyage en Egypte : notes éparses du calepin* et *Eclats (1994), Le homard est-il gaucher ?* (1998).

(2) Bruyère André (n.d.). *Post-scriptum,* inédit, fonds d'archives André Bruyère de l'Ifa.

(3) Bruyère André (1963). « L'architecture moderne est-elle méconnue ? », *Les Lettres françaises,* « Les architectes répondent à notre enquête ».

(4) Bruyère André (1977). « Un meurtre culturel, l'architecture », *Courrier du Parlement,* référence incomplète, fonds d'archives André Bruyère de l'Ifa, p.40.

(5) Bruyère André (1991). « Désir pour un lycée. Notes éparses d'André Bruyère », inédit, fonds d'archives André Bruyère de l'Ifa, p.3.

(6) Bruyère André (1993). « Entretien à RFL Odile Fillon-André Bruyère. Plan proposé pour le 20.12.93 », inédit, fonds d'archives André Bruyère de l'Ifa, p.5.

(7) Bruyère André (1975). « Couloir », inédit, fonds d'archives André Bruyère de l'Ifa, p. A, C.

(8) Bruyère André (1986). « Notes sur l'hospitalisation des vieux », inédit, fonds d'archives André Bruyère de l'Ifa, p.1-2.

(9) Gille Alain (2006). « Retour sur un concours d'idées sur le grand âge », in *Gérontologie et société,* vol.29, #119, p.168-169.

(10) Bruyère André (1998). *Le homard est-il gaucher ?* inédit, Paris, Gallimard, p.54.

ANDRÉ BRUYÈRE (1912-1998)

17 avril 1912 : naissance à Orléans

1934 : diplômé de l'ESA, atelier d'Auguste Perret

1934-38 : travaille pour Emile Aillaud et André Ventre

1943 : s'engage dans la Résistance

1945 : chargé du 2e numéro de L'Architecture d'aujourd'hui, « Solutions d'urgence », membre du comité de rédaction jusqu'en 1975

1948 : centre de postcure, Fleury-Mérogis, avec Henri-Louis Trezzini et le docteur Weber

1949 : chapelle en conque pour Sao Paulo (non réalisé)

1950 : monument français au camp de Mauthausen

1951 : rejoint le groupe Espace

1953 : étude de village polychrome avec Fernand Léger

1960 : chaufferie centrale des parfumeurs, Grasse, avec Prouvé ; contrat avec la Banque nationale pour le commerce et l'industrie, avec Alain Le Breton

1960-63 : hôtel La Caravelle, Sainte-Anne (Guadeloupe), avec H.-L.Trezzini et A. Le Breton

1967 : résidence Les Astragales, Sausset-les-Pins, avec A. Le Breton et Jean-Pierre Hiard ; extension du centre de thalassothérapie, Quiberon, avec Ashton Azaïs et H.-L. Trezzini ; maison Rouvet, Saint-Romain-en-Viennois

1967-2000 : maison Sinaï, Maussane-les-Alpilles

1968 : publication de Pourquoi des architectes ?

1970 : Les Eyrascles, maison personnelle, Maussane-les-Alpilles

1971 : laboratoires pour la faculté des sciences, Saint-Cyr ; projet de gratte-ciel l'Œuf

1986-1991 : pavillon de l'Orbe, Ivry-sur-Seine

1988 : centre de pédopsychaitrie La Pomme, Paris XVIIIe

1991 : immeuble de 24 logements, Paris XXe

12 avril 1998 : décès à Paris

*** Diplômée de l'Ensa Nantes, Marie Tesson est doctorante au Cnam sous la direction de Cynthia Fleury (chaire de philosophie à l'hôpital, laboratoire FoAP) et Antonella Tufano (chaire Eff&t, école des arts de la Sorbonne, laboratoire Map-MAACC de l'Ensa Paris La Villette), en Cifre dans l'agence d'architecture Scau. Elle travaille sur le *care* en architecture. Elle a participé au commissariat de l'exposition « Soutenir », au pavillon de l'Arsenal à Paris en 2022.**